

LE CRIME DES FEMMES

II

LE ROYAUME D'AUGUSTINE

M. Courcy n'exagérait rien en assurant à Augustine que l'établissement du Haussois formait un petit royaume; il constituait l'œuvre de toute la vie d'un homme au cœur intelligent, à l'esprit lucide. Resté orphelin à l'âge où l'enfant éprouve à la fois le besoin des soins matériels et des tendresses constantes, Benjamin ne se découragea pas. S'il s'abandonna quelques jours à un désespoir aigu, il se redressa avec une énergie précoce, et, puisant dans un orgueil enfantin et touchant le sentiment de sa dignité, il alla seul, sans recommandation, sans protection, se présenter chez le directeur d'une manufacture de tissage.

M. Combat était un brave homme, parvenu à une haute situation commerciale à force de persévérance, et il regardait comme un devoir de guider dans la voie qu'il avait suivie tous ceux dont le zèle et le talent le frappaient.

Ce fut un samedi, après l'heure de la paye, que Benjamin pénétra dans la famille de monsieur Combat.

En réglant le compte de chacun des travailleurs, celui-ci s'informait paternellement de sa situation, de sa famille. Il encourageait l'un pour ses progrès, stimulait l'autre, annonçait à celui-ci une augmentation de salaire, admonestait doucement celui-là sur son inexactitude ou sa paresse. Si quelque ouvrier exposait au maître que la maladie de sa femme ou d'un enfant le tourmentait et augmentait sa dépense, M. Combat en prenait note, afin d'envoyer son médecin et des secours. Benjamin, blotti dans un angle de la grande salle où il s'était faufilé, regardait, écoutait. Il trouvait à M. Combat une physionomie si ouverte, si franche, que l'espoir lui entraînait au cœur. Lentement les sacs d'argent posés sur la grande table se vidaient, lentement les travailleurs sortirent, faisant sonner leurs écus dans leur poche, ou les gardant fortement serrés dans leur main.

M. Combat resta seul, alors Benjamin s'avança.

— Est-ce que je t'ai oublié, mon garçon ? demanda le manufacturier avec bienveillance.

— Non, monsieur, répondit l'enfant, vous ne m'avez pas oublié puisque je ne suis pas de la maison.

— Tu désires quelque chose, mon petit ami ?

— Monsieur, répliqua Benjamin, encouragé par la douceur de M. Combat, mon père était charbon dans un village situé à une demi-lieue d'ici. Il est mort, et quinze jours après ma mère l'a suivi. J'ai onze ans, et je me trouve sans famille. Je veux travailler et gagner ma vie, si petit que je sois ; avez-vous besoin d'un apprenti ?

— On a toujours besoin d'encourager les enfants laborieux, dit M. Combat, en posant sa large main sur la tête du petit garçon, et en considérant sa figure expressive et douce. Viens demain à l'atelier, on t'emploiera.

— Ah ! merci, monsieur ! s'écria Benjamin les yeux brillants de joie.

— Où vas-tu aller maintenant ?

— Apprendre cette bonne nouvelle à une voisine de ma mère qui m'a recueilli.

— Tu continueras à demeurer chez elle ?

— D'autant plus que, gagnant maintenant un peu d'argent, je pourrai lui venir en aide.

— Va, mon enfant, dit M. Combat, et à demain ; tu me demanderas au contre-maître, et je choisirai moi-même ta place et ta besogne.

Benjamin partit en courant. Quand il arriva chez la vieille femme qui le soignait depuis la mort de ses parents, il se jeta tout joyeux dans ses bras.

— Mère Providence, dit-il, j'entre à la fabrique.

— Et qui t'a valu ce bonheur, Benjamin ?

— Personne ; je suis allé me présenter à M. Combat, et il m'a accepté. J'aurai une petite paye ; mais, avec de la patience et du zèle, elle augmentera.

— Ce n'est pas pour moi que je m'en réjouis, Benjamin. Tant qu'il y aurait eu ici un morceau de pain, la moitié t'en revenait de droit ; mais je me félicite de te voir courageux, et je remercie Dieu de la chance qui t'arrive.

Cette chance devait être progressive. L'enfant se montra si assidu, si intelligent, que M. Combat s'y intéressa. Le trouvant un dimanche assis dans un champ auprès de sa vieille mère Providence, il alla vers lui, et, lui frappant amicalement sur l'épaule :

— Que fais-tu là, Ben, au lieu d'aller jouer au bouchon ou à la marelle avec tes camarades ?

— J'essaie d'apprendre à lire, monsieur ; la mère Providence sait un peu. L'instituteur dit que, pour devenir un bon ouvrier, il fallait s'instruire. Je voudrais être habile un jour.

— Eh bien, Ben, ferme ton livre aujourd'hui ; promène-toi, amuse-toi, cela est de ton âge ; et, désormais, viens à l'heure de la leçon de mon fils Prosper, tu la partageras avec lui.

Cette fois Benjamin, oubliant complètement la distance qui séparait l'apprenti du riche manufacturier, sauta au cou de M. Combat. La mère Providence poussa un cri de surprise et d'effroi ; M. Combat embrassa cordialement l'enfant, glissa un louis dans la main de la mère Providence, et s'éloigna.

Le reste de la journée se passa dans la joie pour la vieille femme et l'enfant. Le lendemain, Providence acheta pour Benjamin un cos-

tume complet, avec la pièce d'or reçue la veille, et, quand elle vit son fils d'adoption propre et avenant, elle éprouva un mouvement de fierté maternelle.

Les progrès de Benjamin furent rapides : ils donnèrent tant d'émulation à Prosper Combat, que le manufacturier, tout en laissant l'orphelin passer par les divers degrés de l'apprentissage et s'initier aux moindres détails de la fabrication, lui trouva dans les bureaux un emploi qui lui permit de consacrer plus de temps à ses études. L'enfant devint adolescent, puis homme. Providence mourut, et Benjamin porta son deuil. Il atteignait alors vingt-cinq ans. Prosper, devenu son ami, en comptait vingt-sept. Celui-ci avait une grande propension à la rêverie et nulle aptitude commerciale. Ses goûts l'entraînaient vers la littérature et les arts ; s'il consentait à s'occuper de la manufacture, c'était pour ne point contrister son père. Celui-ci comprit le dévouement de Prosper, mais, en même temps, il trembla que le refoulement des facultés de son fils, et la fatigue de la lutte, ébranlassent une santé peu robuste, et, par une de ces abnégations paternelles qui deviennent héroïques, il exigea que Prosper allât à Paris. Le jeune homme ne put dissimuler sa joie ; l'expansion même de son consentement prouva au père combien il avait deviné juste.

Le départ de Prosper n'amena aucun changement dans la marche des affaires ; mais Benjamin, poussé par sa reconnaissance d'un côté, de l'autre par ses obligations quotidiennes, se rapprocha chaque jour davantage du manufacturier. Celui-ci voulut qu'il habitât sa maison, et finit par s'en reposer sur lui d'une façon absolue. Benjamin n'abusa pas de son influence ; il montra tant de sagesse et d'intelligence, qu'au moment d'une crise commerciale fort grave, M. Combat l'envoya en Hollande pour défendre ses intérêts. Benjamin rapporta une solution si satisfaisante, que M. Combat l'associa immédiatement à sa maison, dont la raison sociale fut alors *Combat, Courcy et Compagnie*. Le jeune homme se trouvait sur la route de la fortune. Ses économies placées habilement formaient déjà un joli capital. La manufacture prospérait. Cependant M. Combat devint triste ; ne voulant pas obliger son fils à quitter Paris, il songea à l'aller rejoindre. Cette pensée entra si profondément dans son cœur, qu'il résolut, ce roi du commerce, d'abdiquer entre les mains de son premier ministre. Cette proposition surprit d'abord Ben, et même l'effraya. Son habileté ne lui donnait aucun orgueil. Il fallut que M. Combat lui demandât comme un service de se charger de cette grande entreprise pour qu'il y consentit. Mais quand il s'agit du traité à faire, la surprise de Ben augmenta. M. Combat lui vendait la manufacture pour une somme modeste, et acceptait un paiement annuel comprenant à la fois les intérêts de la somme totalisée et l'amortissement du prix d'acquisition. Et comme Benjamin soulevait des objections énumées, M. Combat répondit :

— Je le veux ainsi, Ben ; mon fils réussit à Paris plus que je n'eusse osé l'espérer ; j'irai applaudir les drames de Prosper, tandis que l'enfant de mon adoption continuera l'œuvre commencée.

Cette volonté exprimée paternellement et tendrement, vainquit l'hésitation de Benjamin. Il n'eut plus qu'une pensée : satisfaire à ses obligations pécuniaires et améliorer encore s'il était possible la création de son bienfaiteur.

Resté seul aux Haussois, seul en face d'une tâche colossale, Benjamin ne se sentit pas faiblir. Il lui sembla, au contraire, que l'émulation et la force lui venaient de la difficulté de l'entreprise. Ses ouvriers l'aimaient assez pour le seconder. Ils ne ressentait aucune jalousie de sa fortune, parce qu'ils l'avaient vu monter échelon à échelon, travaillant, b-sognant, se fatiguant comme le dernier des manœuvres. Ils étaient même fiers de voir un des leurs, orphelin, posséder cette belle fabrique où il était entré un soir pauvre et timide.

Du reste, Courcy prouva bientôt à quel point il se souvenait de son ancienne misère et quel intérêt il portait à ses camarades devenus ses subordonnés.

Il créa une crèche, puis une salle d'asile, enfin une école. Les apprentis ne travaillaient jamais plus de six heures à la manufacture. Ils assistaient à des leçons pratiques et proportionnées à leur âge, faites en vue de leurs occupations futures. On leur apprenait l'origine de tout ce qui concernait leur métier, depuis l'étude botanique des plantes textiles, jusqu'à celle des instruments qui les mettent en œuvre. Un musée d'herbes, de plants, d'arbustes et d'arbres fut composé par les soins de M. Courcy. Le lin et le chanvre y figuraient à côté des fils tirés du cocotier, de l'aloe, et des merveilleuses découpures de l'arbre de dentelle.

Tous les moyens de filage et de tissage, depuis les plus anciens jusqu'aux modernes, depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus habilement perfectionnés, se groupèrent avec un ordre chronologique et géographique. A côté d'une branche de cotonnier dont la bourre de neige baise les cocons, des statuettes en pâte des Indes montraient la pauvre femme sauvage, filant et tissant sa pague. Puis venaient les modèles d'une industrie progressive et savante. L'ouvrier passant en revue ce musée apprenait non-seulement à perfectionner son travail, mais encore à l'aimer. Le buste des hommes qui ont introduit des modifications importantes ou inventé des machines ingénieuses se trouvaient près de leur œuvre. L'artisan puisait un encouragement dans la reproduction glorifiée de ses ancêtres dans le travail : Richard Lenoir, Jacquart, tous ceux qui devinrent à la fois les bienfaiteurs de leur patrie. Des livres de voyages,

de biographies complétaient ce cours instructif et pratique. Chaque semaine, un homme de talent prenait la parole dans ce musée, démontrait, expliquait, et augmentait le nombre des connaissances des travailleurs. Il y avait sans doute, dans la fabrique de M. Courcy, des hommes d'une intelligence médiocre et d'une instruction bornée ; on n'en acceptait point de complètement ignorants. Les seuls qui ne sussent ni lire ni écrire appartenaient à la génération précédente, et encore vit-on plus d'une fois, avec un attendrissement presque respectueux, de rudes travailleurs épeler leurs lettres ou tenir d'une main tremblante la plume trop légère pour leurs mains calleuses, accoutumées à manier de lourds outils.

— Mon fils est soldat, dit un jour un vieil ouvrier à M. Courcy qui le félicitait sur son courage à lutter si tard contre la difficulté de s'instruire ; je veux répondre moi-même aux lettres qu'il m'écrit.

Quand M. Courcy eut préparé aux enfants et aux adultes le moyen d'améliorer leur situation, il songea aux hommes. Les ouvriers habitaient les villages proches de Haussois ; il existait bien dans la fabrique une immense maison vaste comme une caserne, triste comme une prison ; pleine de locataires comme une ruche d'abeilles, mais elle ressemblait trop à la fabrique elle-même, avec ses fenêtres régulières et ses larges couloirs. M. Courcy acheta un immense terrain, derrière les bâtiments de la manufacture, et devint architecte par amour pour ses ouvriers.

Il voulut resserrer autour d'eux la famille qui est sa joie, sa sauvegarde. Pour y parvenir, pour éloigner de l'artisan la tentation d'entrer au cabaret, et d'y dépenser le prix de ses semaines, il fonda une bourgade vivante et gaie. Dans les terrains dont il venait de faire l'acquisition, se trouvaient de grands arbres ; il les respecta. Les maisons à un seul étage s'abritèrent sous des ombrages amis ; les clôtures des haies des lardins laissèrent à l'œil l'illusion de la perspective lointaine ; les murs s'élevèrent de vigne, de clématite, de lierre. Chacune de ces demeures eut un aspect champêtre fait pour reposer les regards de l'homme courbé tout le jour sur un métier. Dans l'intérieur, l'aménagement fut simple et commode. Les fourneaux permettaient à la ménagère de ne négliger aucun soin, sans dépenser beaucoup de combustible. Chaque maison, pourvue d'eau et de gaz, ressembla vaguement à un cottage anglais.

Quand M. Courcy en eut construit cinquante, il les offrit au prix de mille écus chacune. Ses déboursés se trouvaient à peine couverts ; mais jamais il n'était entré dans sa pensée de tirer un bénéfice quelconque de son entreprise. Les ouvriers possédant des économies payèrent, les uns la totalité de la somme, les autres la moitié ; les plus pauvres s'engagèrent à verser vingt-cinq francs par mois ; au bout de douze années ils devenaient propriétaires. Les premiers acquéreurs d'immeubles rencontrèrent quelque opposition parmi leurs camarades. Les uns assuraient que M. Courcy voulait les tenir d'avantage sous sa main ; les autres affirmaient qu'il résulterait de cette acquisition un surcroît de dépense. En effet, on avait au village une maison pour soixante francs par an, et celle de M. Courcy en coûterait cent cinquante. Mais ce que comprirent les ménagères, c'est que, cette dépense première une fois faite, elles trouvaient une amélioration sensible dans le budget du mari.

Cela se comprenait aisément : sur les routes allant des Haussois aux villages voisins, s'éparpillaient des cabarets. La paie dans la poche, l'ouvrier invitait son ami ou acceptait son invitation ; parfois on jouait ; on s'enivrait presque toujours. La femme arrachait ce qu'elle pouvait de cette paie indispensable au pain des enfants. On se querellait au lieu de discuter les intérêts de la famille, de former des projets d'avenir, d'ajouter quelque chose à l'épargne. Il en fut tout autrement dans les ménages qui prirent l'initiative de devenir tout de suite propriétaire des immeubles de M. Courcy. En quittant la fabrique, l'ouvrier trouvait à quelques pas sa maison accorte et souriante, les enfants sur le seuil, la femme dressant le couvert. Il posait sur la table le produit de la semaine, s'asseyait réjoui près du feu joyeux en hiver, dans le jardin en été, babillant avec les enfants, causant avec la ménagère, regardant avec un nouveau plaisir les murs sains, les portes jointes, les fenêtres closes, les meubles commodes, la vaisselle réjouissante, le linge frais. Il s'enfonçait dans la naïve jouissance d'un bien-être inconnu jusqu'alors. Cette maison lui semblait un palais ; il s'intéressait aux plantes de son jardin, aux rosiers grimpant le long de la muraille. Il se souvenait du temps où sa femme allumait péniblement le feu dans une cheminée fumeuse ; il comparait la lumière égale et joyeuse du gaz à la résine ou à la chandelle qu'il brûlait autrefois. Sa femme était plus propre, plus soignée dans sa mise. Les enfants lui montraient, avec orgueil, les bons points reçus à l'école ; il était fier, heureux, attendri. Il se sentait plus digne et plus estimable, plus homme, plus citoyen, plus utile à lui-même et à la société.

Les camarades de ces oseurs finirent par trouver entre eux et les propriétaires des petits domaines, une différence qui les humiliait. Ils les enviaient, puis ils les imitèrent.

Deux ans après l'achèvement des cinquante maisons, il n'en restait plus de vacantes. Les demandes s'accumulaient ; les contre-maîtres souhaient à leur tour un *at home* plus vaste. Et ce fut de la sorte que Benjamin Courcy fonda sa ville de travailleurs.

Une fois la grande maison libre de ses locataires, M. Courcy se demanda à quel usage elle pourrait bien servir ?

— J'oubliais les vieillards," se dit-il.

Et vite, comme sous le coup d'une baguette magique, le vaste et triste bâtiment se transforma. Les invalides du travail y trouvèrent un abri et des soins ; les malades y furent reçus gratuitement.

L'hospice des Haussois commença l'œuvre de Benjamin Courcy, et, quand le curé du village vint le bénir le jour de l'inauguration, il dit, d'une voix émue, au manufacturier :

— Ces hommes, ces femmes, ces enfants, vous doivent la prospérité et le bonheur, continuez votre œuvre, mais croyez-moi ; songez un peu à vous-même, et reposez-vous dans votre propre félicité.

A partir de ce jour-là, Benjamin s'aperçut qu'il vivait seul. Il comptait quarante-cinq ans, et ne s'était guère aperçu de la fuite des années, entraîné qu'il était par le grand rouage de sa création. Il vit Augustine ; il se souvint des paroles du curé des Haussois et la demanda en mariage.

RAOUL DE NAVERY.

(La suite au prochain numéro.)

LA MUSIQUE A VIENNE

(Suite et fin.)

Celui de tous les arts que les Viennois apprécient le plus, a déjà dit Mme de Staël, c'est la musique : cela fait espérer qu'un jour ils deviendront poètes ; car, malgré leurs goûts un peu prosaïques, qui-conque aime la musique est enthousiaste, sans le savoir, de tout ce qu'elle rappelle.

Une mélodie de Beethoven émeut aux larmes une fille du peuple sans éducation et sans instruction, qui ne connaît pas même le nom de ce sublime compositeur.

La musique est pour le Viennois une passion et une jouissance ; pour l'Italien, c'est une sensation ; pour le Français, une distraction, et pour l'Anglais, une vanité. Je ne sais plus quel est le spirituel observateur qui a dit : "A l'Opéra, la Française ouvre les yeux, l'Allemande ouvre l'oreille, l'Italienne ouvre son cœur, l'Anglaise ouvre la bouche, car la Française va entendre la musique pour ses épaules, l'Allemande pour son plaisir, l'Italienne pour son amour, l'Anglaise pour son argent."

J'ajouterai que la Viennoise ouvre quelque chose de plus que l'oreille : elle ouvre son âme, elle se donne tout entière, pâmée, au démon de la symphonie.

Il y a à Vienne une musique vive, légère, facile, élégante, spirituelle, frétil-lante et pétillante, qui est un produit du sol, et qui s'exporte comme le champagne. Cette musique aux broderies délicates, pleine de gaité, de demi-rires et de fous-rires, d'ariettes et de pirouettes, d'agaceries de Colombines en jupon court, cette musique qui a le diable au corps et qui coule fraîche et bondissante, comme une cascade d'un rocher, est personnifiée par Strauss.

Strauss ! Quelle magie dans ce nom ! Aux sons de sa musique dansent la cour et la caserne, la campagne et la ville, les escarpins et les sabots, les fées et les bonnes d'enfants : elle est à la portée de toutes les intelligences et de toutes les jambes, et son caractère original et populaire l'a rendue universelle. Les valse de Strauss résonnent jusqu'aux derniers confins de la civilisation, en Amérique et en Australie, et en Chine elles réveillent de leur sommeil les échos de la grande muraille.

Mais ce qu'il faut voir, c'est Strauss lui-même conduisant son orchestre. Une jeune Viennoise de seize ans s'écriait un jour devant moi :

"Il est beau comme un dieu."

Son archet tout-puissant fait jaillir la fontaine des enivrantes mélodies, et le torrent invisible court comme un fluide à travers l'auditoire qu'il électrise.

Ces Strauss forment une véritable dynastie de rois de la musique. Ils sont, je crois, d'origine espagnole ; dans leur physionomie, rien du type allemand : ils ont les yeux noirs, les cheveux noirs, le teint basané ; ils sont petits et nerveux.

Johann Strauss—le fondateur de la dynastie—naquit à Vienne, le 4 mars 1804, dans une auberge que tenaient ses parents au faubourg Léopold. Quand des musiciens ambulants venaient jouer dans la salle à boire, le petit Johann se glissait sous les tables pour mieux les entendre, et, quand ils étaient partis, il imitait le